

BULLETIN CRITIQUE ET CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

TEXTES.

En dépit de la notoriété¹ de l'*Historia Regum Britanniae*, on s'étonnerait de la voir faire l'objet d'une édition nouvelle (Geoffrey of Monmouth, *Historia Regum Britanniae, a variant version edited from manuscripts* by Jacob Hammer, Cambridge, Mass., 1951 = *The Mediaeval Academy of America*, Publication n° 57), si la préface de M. Hammer ne nous rappelait que l'importance de l'*Historia* provient, en bonne partie, de ce qu'elle se donne comme la traduction (*codicem illum in Latinum sermonem transferre curavi*) d'un vénérable manuscrit breton (*quemdam Britanni sermonis librum vetustissimum*). Dès lors, la tâche de l'éditeur ne consiste plus à élaguer tout ce qui n'est pas sorti de la plume de Geoffroy, mais au contraire, à recueillir les témoins latins de traditions galloises qui, d'assez bonne heure (le ms. Harley 6358 est du début du XIII^e siècle), sont venus s'intégrer à l'œuvre originale. Les critères adoptés par MM. Faral et Griscom pour élire un manuscrit de base sont donc ici inopérants. Au surplus, la nature même d'un texte « à variantes », et le caractère hybride des mss. — le dernier tiers du ms. Harley 6358 (*H*) revient à la vulgate, et celle-ci est utilisée sporadiquement dans le ms. de Cardiff (*C*) — ont contraint M. H. à adopter comme texte de base tantôt celui de *C*, tantôt celui du ms. d'Exeter (*E*, qui ne figure point parmi les 185 mss. latins recensés par M. Griscom). Les leçons des trois autres manuscrits « à variantes » figurent dans l'apparat ; à partir du l. VIII, ch. 2, de telles divergences se manifestent qu'il a bien fallu éditer séparément la version *C* d'une part ; celle de *E* et du ms. de Dublin (*D*), d'autre part, les leçons de *H* venant appuyer celles de *D-E* pour les livres VIII-IX, celles de *C* pour les livres X-XI.

1. Car la notoriété d'Hildebert et de Marbode n'empêche pas qu'on doive toujours les lire dans le texte de Beaugendre, reproduit par Migne, et cela bien que les travaux de dom Wilmart aient démontré l'urgence d'une édition nouvelle, et en aient frayé les voies.

Sous peine d'encombrer un appareil déjà chargé, il a fallu renoncer — sauf pour les noms propres — à donner les variantes orthographiques : l'introduction (p. 11) fournit d'ailleurs à ce sujet toutes les précisions souhaitables, et nous donne tous nos apaisements quant à l'importance de ces *orthographica*. Le travail des dépouilleurs en sera allégé d'autant, et leur attention ne s'en portera que davantage sur les éléments nouveaux de cette version à variantes : vocables rares ou gloses, peut-être, éclairant des termes obscurs de la vulgate... A ce propos, comme on regrette — et c'est la seule réserve que nous aurons à formuler ici — que l'index des toponymes et des noms de personnes ne soit pas suivi de celui des mots rares et curieux... La lexicographie n'aurait-elle pas son mot à dire dans cette passionnante question des légendes bretonnes, dont M. Hammer n'a voulu considérer ici que l'aspect historico-littéraire ? mais le texte qu'il a établi avec tant de soin offre une base solide aux recherches lexicographiques.

Le titre seul du traité qui nous est présenté par les soins de M^{me} Miriam F. Drabkin et M. Israel E. Drabkin : *Caelius Aurelianus Gynaecia, Fragments of a Latin version of Soranus' Gynaecia from a thirteenth century manuscript*, Baltimore, The John Hopkins Press, 1951 (*Supplements to the Bulletin of the History of Medicine*, n° 13) en indique à suffisance tout l'intérêt. C'est la version latine — ou plutôt l'une des versions, car des fragments s'en retrouvent dans l'Oribase latin — d'un traité de gynécologie, d'obstétrique et de puériculture dont nous possédons l'original grec : il permet donc de se faire une idée exacte de la façon dont le traducteur s'est acquitté de sa tâche, et de la manière dont la transmission de la science grecque s'est opérée à travers le moyen âge ; le texte que nous livre un manuscrit d'origine anglaise du milieu du XIII^e siècle est, semble-t-il, le résultat d'un travail de compilation où le travail de Caelius Aurelianus (V^e s. ?) a été combiné avec celui d'un certain Muscio (ou Mustio), d'un siècle postérieur. Est-ce une version identique à la nôtre que Richard de Fournival fait figurer dans sa *Biblionomia* ? Ce témoignage est l'indice assurément, d'une certaine notoriété, et il sera possible désormais de nous rendre compte de l'influence exercée par ce traité sur la littérature médicale du temps. Les recherches que ne manquera pas de susciter cette publication seront facilitées par un *Index nominum*, et surtout par un *Index verborum* (pp. 125-129, sur deux colonnes). Bien que très copieux, je n'y trouve ni *infrigidat* (I, 879), ni *seperatim* (I, 1081) : graphies curieuses, ou simples fautes typographiques ? en revanche, les formes aberrantes de *idem* (*hisdem*, *hiisdem*...) ont été relevées, ainsi que le banal *sensim*. S'il s'agit d'un lexique de

termes techniques, je m'étonne qu'on n'y ait relevé ni *cerotaria* (I, 999), ni *diaquilon* (II, 1261), ni *chatetera* (II, 1288), non plus que *diaforeticum* (II, 1278) ou *metrencites* (II, 1286 : *ferramentum quod — dicitur*) ; or, on y fait place au banal *cervicale*, à *stramen*, etc. Que *facere*, plus banal encore ne s'y trouve pas, on le comprend sans peine ; pourtant son emploi relève de la langue technique dans : *cum se matrix ad stomachum fecerit* (II, 472). Nos observations tombent peut-être à faux, et peut-être cherchons-nous dans cet *Index* des choses que les éditeurs n'ont pas voulu donner : à tout le moins montrent-elles que quelques éclaircissements sur les principes qui ont présidé à son établissement n'auraient pas été inutiles.

Du fait que le lexicographe doit travailler sur les textes originaux, nous accordons forcément peu d'attention ici aux traductions, et seulement dans le cas où elles témoignent des préoccupations philologiques du traducteur. En dépit de ses mérites et des services éminents qu'il est appelé à rendre aux philologues modernes et aux spécialistes de la géographie ancienne, nous n'agirions pas autrement à l'égard du présent ouvrage : Ravennas Anonymus, *Cosmographia, eine Erdbeschreibung um das Jahr 700 zum ersten Mal übersetzt von Joseph Schnetz*, Uppsala, 1951 (*Nomina Germanica, Arkiv för Germansk Namnforskning...*, 10) ; mais le traducteur, qui depuis 1919 a consacré de multiples travaux de toponomastique à ce texte particulièrement difficile, en a aussi donné l'édition (*Itineraria Romana*, vol. II, Leipzig, 1940) ; ce qu'il nous propose aujourd'hui, ce n'est point, comme il s'en explique dans sa préface (p. V), une traduction dont l'aisance et la fluidité feraient illusion ; on a cherché à rendre avec fidélité les périodes traînantes et l'absence, qui nous paraît si déconcertante, de lien logique dans les développements ; la traduction, en outre, fait ici office de commentaire perpétuel, qu'il s'agisse de justifier, tantôt l'interprétation proposée, tantôt une correction au texte de 1940. Loin de vouloir se substituer à l'original, le présent travail le complète et le continue. On y trouvera des remarques sur l'emploi de *hora* (p. IV) dans un sens assez voisin de « fuseau horaire » (mais sur un planisphère analogue, selon toute apparence, à la *Table de Peutinger* !) ; sur *quadri-go* (= les quatre points cardinaux ; p. 2, note) ; sur la correction *exporgunt* (I, 13, 2), syncope de *exporrigunt*, au lieu de *expurgunt* ; sur *nunquam* = *non* (III, 3, 1) ; sur des particularités orthographiques telles que *nominavimus*, pour *nominabimus* (p. 84, n. 2), etc.

Par une singulière bonne fortune — s'il est permis de parler de

la sorte : car ce que l'on appelle ainsi n'est que la bien juste récompense de ceux qui consacrent à l'exploration des fonds de manuscrits une bonne part de leur temps et de leurs peines — dom Lambot vient de découvrir à la Bibliothèque Nationale de Paris un traité inédit, ou peu s'en faut, de Ratramne (Mabillon en avait publié trois courts extraits dans ses *AA. SS. ordinis S. Benedicti*, VI, pp. LXXVII-LXXVIII ; Duemmler les a repris dans ses *Epist. Karol. aevi*, IV, pp. 153-154). Il s'agit du *Liber de anima ad Odonem Bellovacensem* (Namur, Éditions Godenne ; *Analecta Mediaevalia Namurcensia*, 2), qu'on ne confondra pas avec le *de Anima* du même Ratramne, naguère publié par dom A. Wilmart (*Revue bénédictine*, t. XLIII, 1931, pp. 210-223) ; du manuscrit ancien de Saint-Éloi de Noyon, il ne nous reste plus qu'une copie exécutée au XVIII^e siècle par un moine de l'abbaye ; elle était destinée à une édition de Ratramne que les Mauristes avaient en vue, et qui ne fut jamais réalisée. Heureusement, « le copiste s'est acquitté de sa tâche avec un souci extrême de fidélité » et tel que la « transcription nous dédommage amplement de la perte du manuscrit original ». L'établissement du texte s'en est trouvé singulièrement facilité.

L'introduction comporte notamment une sobre et substantielle mise au point de nos connaissances sur la personne et sur l'œuvre du maître de Godescalc (le problème philosophique qui est l'objet du *Liber de anima* a été étudié d'une manière approfondie par le R. P. Ph. Delhaye : *Une controverse sur l'âme universelle au IX^e siècle*, dans le premier cahier des *Analecta Mediaevalia Namurcensia*) ; quant à l'*Index rerum necnon verborum et locutionum* (pp. 147-158), c'est un modèle du genre.

LEXICOGRAPHIE ET SYNTAXE.

Se borner à extraire d'un ouvrage tel que celui-ci (CONIECTANEA. *Untersuchungen auf dem Gebiete der Antiken und mittelalterlichen Latinität* von Einar Löfstedt, Erste Reihe, Uppsala-Stockholm, Almqvist et Wiksell, 1950) la nomenclature de ce qui pourra être d'utilité immédiate par les collaborateurs du Dictionnaire, c'est évidemment le trahir... Notre excuse est que les lecteurs de l'*A. L. M. A.* connaissent, et la personnalité de M. Löfstedt, et la méthode dont il use, s'il est permis d'appeler méthode une démarche qui exclut tout esprit de système. Il serait vain, au surplus, de vouloir résumer des pages où la science du philologue est mise au service de l'analyse la plus pénétrante ; se refusant au jeu des conjectures ingé-

nieuses, elle s'applique au contraire à comprendre et à justifier les leçons qu'une conception trop étroite — et non dénuée d'apriorisme — de la « bonne latinité », avait fait rejeter ou corriger. Combien de passages ont été ainsi éclairés et en quelque sorte nettoyés d'inopportunes tentatives de restauration, il faudrait pour s'en rendre compte reproduire ici le *Stellenindex* qui s'étend, sur deux colonnes, de la p. 136 à la p. 140. Nous avons préféré glaner dans la première partie (*Syntaktisches und Stilistisches*) aussi bien que dans la seconde (*Semasiologisches und Lexikalisches*), les vocables et les tournures qui intéressent le latin médiéval : pas exclusivement, toutefois, et M. Löfstedt a eu précisément le mérite d'établir que bien des tournures et des constructions qualifiées de tardives et de décadentes ont leurs analogues dans des textes parfaitement classiques, voire même archaïques :

| | PP. | | PP. |
|--------------------------------------|---------|--|----------|
| <i>alius</i> (influences étrangères) | 45 sqq. | <i>pars</i> (<i>ex parte, in parte, pro parte</i> , mais aussi <i>ad pars, in pars...</i>) | 116 sqq. |
| <i>dare et accipere</i> (hellénisme) | 39- 41 | <i>plenitudo</i> (= <i>multitudo</i>) | 18 |
| <i>delectare</i> | 50- 51 | <i>praesens</i> empl. adverbialement | 21 |
| <i>dieta</i> | 130-133 | <i>praestare</i> empl. absolument | 33 |
| <i>extrinsecus</i> | 53- 54 | <i>purus</i> (= <i>solus</i> , cf. <i>pura et una dies</i>) | 125 |
| <i>forinsecus</i> | " | <i>regere</i> = <i>gerere</i> | 103 |
| <i>gereve</i> = <i>regere</i> | 106 | <i>sequens</i> empl. adverbialement | 21 |
| <i>habet unde</i> | 64, 70 | <i>sub uno</i> (adverbialisé) | 60 |
| <i>intrinsicus</i> | 53- 54 | <i>suscipere contra, -pro</i> | 37 |
| <i>lenis-leuis</i> | 73 sqq. | <i>talis</i> (décliné sur <i>alius</i>) | 128-130 |
| <i>lentus</i> (<i>lenta voce</i>) | 81 | <i>venire</i> (= <i>revenire</i>) | 97 sqq. |
| <i>nam</i> adversatif | 55 | | |
| <i>nedum</i> = <i>non solum</i> | 68- 70 | | |
| <i>nisi</i> = <i>nonnisi</i> | 28- 30 | | |
| <i>nomen</i> (= personne, homme) | 31 | | |

VARIA.

De la remarquable thèse par laquelle M. Hubert Silvestre (*Le Chronicon Sancti Laurentii Leodiensis dit de Rupert de Deutz, Étude critique*, Louvain 1952 [*Recueil de Travaux d'Histoire et de Philologie*, 3^e série, fasc. 43]) a établi l'inauthenticité d'une des pièces maîtresses de l'historiographie liégeoise des X^e-XI^e siècles, nous n'avons pas à parler ici en tant que travail de critique historique : sauf cependant là où il est fait appel aux critères de langue et de style. Pour ce qui est des citations et emprunts d'auteurs classiques — et ici, M. S. ne

fait que reproduire avec quelques additions ou rectifications les conclusions de son article de la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, XLV, 1950, pp. 208-214 — le *Chronicon Sancti Laurentii* (C. S. L.) déroge tout à fait à l'usage courant constaté chez Rupert ; l'examen des emprunts bibliques et de l'emploi de la rime aboutit à des constatations identiques. Pour ce qui est du style, la difficulté était de trouver des traits dont la présence ne résultât pas de l'emploi de procédés d'école ; M. S. s'est particulièrement attaché à certains « tics », comme aussi aux négligences dénotant une rédaction hâtive (ceci concerne les ch. 1-36 du C. S. L., dus à un moine de Saint-Laurent dont l'activité se place, selon toute apparence, dans le courant de 1247 ; les chapitres suivants, compilation où Adrien d'Oudenbosch a inséré « des fragments d'une œuvre perdue qui ne paraît pas sans mérite », n'étaient plus du ressort de la présente thèse. La rigueur de la démonstration et l'importance des conclusions auxquelles elle aboutit imposent dès à présent une attention vigilante à ceux qui auront à mettre en œuvre les matériaux lexicographiques recueillis dans l'œuvre du pseudo-Rupert.

N'oublions pas de mentionner (pp. 369-70) une intéressante note lexicographique sur *salangra* (variante *salandra*), désignant une espèce de saule ; des textes d'origine liégeoise (*Vita Reginardi* de Renier de Saint-Laurent ; C. S. L.) attestent l'existence dans la langue vulgaire (*quae vulgo salangra vocatur*), et dès le XII^e siècle, d'un mot dont les exemples relevés par Godefroy dans le domaine picard ne remontent pas au-delà du XV^e siècle.

Le R. P. de Ghellinck (1872-1950) n'a pas eu la joie de feuilleter et de lire les deux volumes de *Mélanges* (*Mélanges Joseph de Ghellinck*, S. J. Tome I : *Antiquité* ; Tome II : *Moyen Age-Époques moderne et contemporaine*. Gembloux, Éditions J. Duculot, 1951 = *Museum Lessianum-Section historique*, n^{os} 13-14), hommage de ses amis, de ses élèves et de ses admirateurs à une carrière de professeur et de savant extrêmement féconde. À côté de la théologie et de la patristique, le latin — chrétien et médiéval — avait fait l'objet des préoccupations du P. de Ghellinck ; on se souvient des articles qu'il donna ici-même ; *Originale et originalia* (t. XIV, pp. 95-105) ; *Neoterice et neoterice* (t. XV, pp. 113-126) ; *Imitari, imitatio* (t. XV, pp. 151-159) ; *L'entrée d'essentia, substantia et autres mots apparentés dans le latin médiéval* (t. XVI, pp. 77-112), avec une *Note complémentaire* (t. XVII, pp. 129-133) ; *Nani et Gigantes* (t. XVIII, pp. 25-29). Relevons encore, parmi les 1.358 numéros de sa bibliographie (établie par les soins de M. Demortier) : *Pour l'histoire du mot « Revelare »*

(*Recherches de Sciences religieuses*, t. VI, 1916, pp. 149-157) ; *L'histoire de « persona » et d'« hypostasis » dans un écrit anonyme porrétaïn du XII^e siècle* (Hommage à M. le Professeur Maurice de Wulf = *Revue néo-scholastique*, t. XXXVI, 1934, pp. 111-127) ; *Pagina et Sacra pagina: Histoire d'un mot et transformation de l'objet primitivement désigné* (*Mélanges Auguste Pelzer*, 1947, pp. 23-59) ; *Iuventus, gravitas, senectus* (*Studia mediaevalia in hon. Raymundi J. Martin O. P.*, 1948, pp. 38-59). Ajoutons que le t. IV de *Patristique et Moyen Age; Latin chrétien et langue latine des chrétiens*, annoncé dans la collection du *Museum Lessianum*, reprendra, et sans nul doute développera les divers articles où le P. de Gh. avait exposé l'état de la question et dressé le bilan des résultats obtenus.

Des contributions rassemblées dans les *Mélanges*, force nous est de ne mentionner ici que celles qui intéressent directement nos études. Sous le titre *Credere in Deum*, M^{lle} Christine Mohrmann (t. I, pp. 277-285) montre comment la tournure prépositionnelle, empruntée au grec néotestamentaire supplante *credere* + datif (ou + accusatif) pour désigner l'acte de foi chrétien. A son tour, *credere in* + accusatif l'emporte sur la tournure avec *in* + ablatif ; mais cette évolution ne se fait que progressivement, et la coexistence des différentes tournures incite saint Augustin à une spéculation théologique dont les textes authentiques, légèrement remaniés, auront leur prolongement dans les analyses de l'acte de foi d'un Albert le Grand et d'un saint Thomas d'Aquin.

La contribution du regretté Mgr Martin Grabmann, *Die geschichtliche Entwicklung der mittelalterlicher Sprachphilosophie und Sprachlogik. Ein Überblick* (t. II, pp. 421-433) est à la fois un aperçu général sur les travaux dont, depuis Ch. Thurot et J. Baebler, la philosophie du langage et la grammaire spéculative des scolastiques ont fait l'objet, et une synthèse des résultats acquis par l'auteur au cours de plus de vingt années de recherches (1926-1947) ; il y montre quelle influence exerça Abélard avec son commentaire sur l'*Isagoge* de Porphyre, où il distingue entre autres *vox* et *sermo* ; Pierre Hélie, d'autre part, avec son commentaire sur Priscien (toujours inédit !) est le véritable fondateur de la logique linguistique. Ces spéculations se multiplient dans les universités naissantes, à Paris notamment, et dès la deuxième moitié du XIII^e siècle, c'est une véritable floraison de *Tractatus de modis significandi*, dont les théories exerceront leur influence sur la rhétorique, la poétique, la prédication, voire même sur la mystique du temps.

Des *Carmina Trudonensia* découverts et édités par M. André Boutemy (t. II, pp. 583-601), le premier, un dialogue *de virginitate beatae*

Mariae (entre *Hereticus* et *Orthodoxus*, 202 hexamètres dactyliques)

Incipit : *Quod Deus est et homo Christus de uirgine natus*
Scribere quorundam sensus me perfidus urget,

se situe dans la controverse judéo-chrétienne du XII^e siècle. La miniature qui l'accompagne, et dont la légende est en relation étroite avec le texte, permet de l'attribuer à Raoul de Saint-Trond. L'autre pièce (124 hexamètres léonins) :

Incipit : *O mortalis homo, tibi uitae carmina promo.*
Pande sinum mentis in lumine cunctipotentis

fustige surtout la simonie. Des similitudes de facture qu'elle présente avec la première, M. Boutemy ne s'autorise pas à conclure à l'identité d'auteur, avant d'avoir poussé plus avant la publication et la confrontation des autres « épaves poétiques » originaires de la grande abbaye hesbignonne.

Traitant de la *Disparition graduelle des mots grecs dans des traductions médiévales d'Aristote*, M. Aug. Mansion (t. II, pp. 631-645) examine les expédients auxquels ont eu recours les copistes quand ils se sont trouvés en présence de mots « écrits en lettres grecques et interrompant le texte latin ». « La chose revêt une importance particulière, lorsqu'il s'agit de termes techniques répondant à quelque une des notions fondamentales de la philosophie péripatéticienne ». L'énumération des types de transformations ou d'altérations subies par le texte nous entraînerait déjà au-delà des limites d'un résumé sommaire ; à titre d'exemple, mentionnons simplement que, dans les mss. de la *Physica veteris translationis*, ἐντελέχεια donne par translittération *endelechia*, *endilechia*, *endelichia*, *exdelichia*, *dedilichia*, etc., et *actus* par traduction. Les gloses ici, les suppléments conjecturales ailleurs, ont joué un rôle qu'on ne doit pas sous-évaluer, dans la constitution du vocabulaire scolastique.

M. Friedrich Stegmüller donne une nouvelle édition du *Conflictus Helveticus de Limbo Patrum* (t. II, pp. 723-744), controverse théologique qui provoque un échange de lettres entre Burchard, abbé de Saint-Jean im Thurtale et Hugues I, abbé du monastère de Tous-saints à Schaffhouse.

M. Paul Lehmann (*Eine Martinsvita vom karolingischen Bauplan des Klosters St. Gallen*, t. II, pp. 745-751) étudie les emprunts que la *Vita Martini* du ms. 1092 de Saint-Gall — fameux surtout par le document unique qu'est le plan de l'abbaye de 820 — fait à Sulpice-Sévère et à Grégoire de Tours.

Des *Réflexions sur les Brocards des Glossateurs* de M. Stephan

Kuttner (t. II, pp. 767-792), nous ne retiendrons pour notre propos que ce qui est dit de l'étymologie, toujours controversée de *brocarda-brocardica* : déformation, en guise de jeu de mots, de *pro-contra* > *pro-card(ic)a*, selon l'hypothèse de M. Kantorowicz ? et ce qui est dit de l'histoire du mot qui, après Pillius, « est usité tout simplement comme synonyme de *generale*, mais encore au XIII^e et XIV^e siècles... était parfois appliqué à toute *materia quae est contrariarum opinionum rationibus involuta* » : tout ceci appuyé d'une riche information bibliographique.

Mgr Balić, O. F. M. (*De auctore operis quod « Ars fidei catholicae » inscribitur*, t. II, pp. 793-814) tire au clair une question d'attribution. Alain de Lille est bien l'auteur de l'*Ars fidei catholicae* que nous lisons dans Migne, *P. L.*, CCX, 595-618. Les doutes provenaient du fait que ce traité avait été édité par les soins de Nicolas d'Amiens, auteur lui-même d'un traité du même nom. En nous en donnant la primeur, d'après les manuscrits de Zagreb, de Laon, de Madrid et de la Vaticane, Mgr Balić dissipe définitivement les confusions qui persistaient à ce sujet.

Le P. Damien Van den Eynde, O. F. M., *Nouvelles Questions de Hugues de Saint-Cher* (t. II, pp. 815-835) restitue au maître dominicain de l'Université de Paris, avec de nombreuses citations de textes inédits à l'appui de sa démonstration, cinq des Questions anonymes du ms. de Douai 434.

De notre propre contribution, *Recherches de Sources et Tradition littéraire chez les écrivains latins du moyen âge* (t. II, pp. 407-420), il n'y aurait pas lieu de parler à cette place, si, à propos d'une des versions latines de *Pyramus et Thisbe* que nous prenions comme exemple (cf. P. Lehmann, *Pseudo-antike Literatur des Mittelalters*, Anhang II c, v. 193, p. 56) nous n'avions été amené à relever l'emploi de *rura* :

Intus nec steterant rura nec canna palustris
au sens de *arundo* (all. *Rohre*).

Le ms. de Saint-Gall 914 représente-t-il le latin original de la règle de Saint Benoît ? Telle était la question que se posait dom B. Paringer (*Revue bénédictine*, LXI, 1951, pp. 81-140) et à laquelle il donnait une réponse négative. De son argumentation, on retiendra surtout une réfutation très convaincante de la *Textgeschichte der Regula S. Benedicti* de Traube ; les raisons d'ordre linguistique nous ont paru beaucoup plus sujettes à caution. Elles se ramènent, en somme, à ceci : la rédaction sangallienne est d'une latinité déplorable, dont il n'est

pas possible de rendre l'auteur de la Règle responsable ; c'est donc « pour venger l'honneur littéraire » de saint Benoît que dom Paringer a entrepris son enquête, et qu'il a reconnu dans le texte de Saint-Gall le résultat d'un remaniement destiné à « adapter la langue de la Règle à la bouche des moines venus du peuple » !

Un sens affiné du beau latin est-il absolument inconciliable avec celui de la relativité esthétique et historique auquel il convient de faire appel dès que l'on s'éloigne de l'âge de Cicéron et de Virgile ? La langue de la Règle est-elle adaptée à ce qu'elle veut dire et à ceux à qui elle s'adressait ? Tout est là, et si l'on répond par l'affirmative, elle vaut infiniment plus que le latin grammaticalement impeccable d'un rhéteur de la décadence... Mais ceci est encore affaire de goût. Répliquant à dom Paringer, M^{lle} Christine Mohrmann (*La latinité de saint Benoît — Étude linguistique sur la tradition manuscrite de la règle* [*Revue bénédictine*, LXII, 1952, pp. 109-139]) a voulu se placer sur un terrain plus solide. Considérant l'orthographe du *Sangallensis*, étonnante « sous la plume d'un scribe allemand de l'époque carolingienne », elle la trouve « tout à fait normale pour le VI^e siècle ». Quant aux « fautes » grammaticales, loin d'être des germanismes, elles s'expliquent parfaitement « par l'usage de la langue courante (je ne dis pas vulgaire) du VI^e siècle, et plusieurs d'entre elles sont caractéristiques du latin des chrétiens » ; à l'appui de ses allégations, elle cite et analyse (pp. 116-129) de nombreux exemples où l'on reconnaît les particularités avec lesquelles les travaux de MM. Löfstedt et Dag Norberg ont notamment contribué à nous familiariser.

En revanche, ce sont les textes cassiniens qui portent la marque d'un travail de normalisation orthographique, « de restitution de formes flexionnelles traditionnelles, ainsi que du retour à une syntaxe fidèle aux règles des manuels ».

Dans la *Revue bénédictine* encore (LX, 1950, pp. 65-92), M. A. Mundo (« *Bibliotheca* », *Bible et lectures du Carême d'après saint Benoît*) relève de nombreux cas de l'emploi de *bibliotheca* au sens de « ensemble des livres de l'Écriture Sainte ». Les exemples recueillis vont de saint Jérôme à Alcuin : au-delà, ils deviennent innombrables, et cet usage perdure jusqu'à la fin du XV^e siècle.

Nous avons eu à diverses reprises (t. XIX, pp. 421-423 ; t. XXI, pp. 367-368) l'occasion d'entretenir nos lecteurs de travaux relatifs à la lexicographie des tissus. Voici, à propos du samit, quelques lignes extraites de la contribution de M^{me} Schmitter-Picard (*Sericarii*) aux *Mélanges... Charles Picard* (= *Revue archéologique*, t. XXXII, 1949) :

ce n'est évidemment plus de la dernière actualité ; nous croyons utile, toutefois, d'en citer quelques lignes (p. 953) qu'on ne s'aviserait pas d'aller chercher parmi des travaux d'archéologie grecque : « Hugues » Falcard qui s'est intéressé au XII^e siècle à l'activité de ce centre » important de tissage [Palerme] a énuméré les diverses variétés » d'étoffes qui s'y fabriquaient : elles portent des noms grecs... *amita* » *dimitaque et trimita... hinc hexamita* (*Rerum Italicarum Scriptores*, » VII, 256 B) ». En note : « le mot (samit) ne devient d'un emploi » courant qu'à partir du XII^e siècle, bien que J. Ebersolt, *Les arts* » *somptuaires de Byzance*, Paris, 1923, le mentionne dans le chapitre » consacré à la période du IV^e au VI^e siècle ».

Familiarisée, nous l'avons vu, avec tous les problèmes que pose la latinité chrétienne, M^{lle} Christine Mohrmann est bien placée pour envisager ceux de la latinité médiévale. On doit lire les pages où, dans la toujours si vivante *Revue des Études latines* (t. XXIX, 1951, pp. 330-348), elle a étudié *Le Dualisme de la Latinité médiévale*. On a essayé de la définir : c'est chose malaisée dès qu'on renonce au parti simpliste de réduire « médiévale » à une détermination chronologique : du VI^e au XV^e siècle, ou du IX^e au XV^e siècle ? car là déjà, on ne s'accorde plus. On s'aperçoit, enfin ! que ce n'est pas une langue morte (M. Löfstedt a fait justice de cette qualification péjorative en quelques pages (64-70) de ces *Coniectanea* dont nous parlions tout à l'heure ; langue sans peuple, assurément, mais langue d'une collectivité tout de même, d'une *Ideengemeinschaft*, selon M. L. Bieler. (On reste évidemment ici dans le domaine de la langue de culture ; la langue d'usage quotidien appellerait d'autres réflexions, que Marc Bloch a magistralement formulées dans sa *Société féodale*, I, p. 121 sqq.). Le dualisme dont il est question ici provient du fait que la latinité médiévale est fondée à la fois « ...sur l'héritage paléo-chrétien, d'une part, et sur l'héritage de l'antiquité classique, d'autre part ». L'amalgame de ces deux éléments ne se fera que petit à petit, et c'est seulement là où il est pleinement réalisé que le latin médiéval apparaît comme l'instrument vivant d'un véritable humanisme... Ceci amène M^{lle} M. à esquisser à grands traits les étapes et l'échec de cette langue universelle de la culture occidentale. Nous y renvoyons nos lecteurs, assurés que la patience qu'ils auront eue à lire jusqu'au bout la présente chronique recevra là sa récompense.

Maurice HÉLIN.